

Christian Prigent

Une erreur de la nature



P.O.L

GA
03/96

Une erreur de la nature

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

- Commencement (roman), 1989
Ceux qui merdRent (essai), 1991
Écrit au couteau (poésie), 1993
A quoi bon encore des poètes ? (essai), 1996

chez d'autres éditeurs

(poésie/fiction)

- La Belle Journée, *Chambelland*, 1969
L'Main, *L'Energumène*, 1975
Power/Powder, *Christian Bourgois*, 1977
Œuf-Glotte, *Christian Bourgois*, 1979
Voilà les Sexes, *Luneau-Ascot*, 1981
Paysage, avec Vols d'Oiseaux, *Carte Blanche*, 1982
Peep-Show, *Cheval d'Attaque*, 1984
Deux Dames au Bain, *L'Un dans l'Autre*, 1984
Journal de l'Œuvide, *Carte Blanche*, 1984
Notes sur le Déséquilibre, *Carte Blanche*, 1988
Un Fleuve, *Carte Blanche*, 1993

(essais)

- Le Groin et le Menhir, *Seghers*, 1977
Viallat la main perdue, *Rémy Maure*, 1981
Comme la peinture, *Yvon Lambert*, 1983
La Voix de l'Écrit, *Nèpe*, 1987
La Langue et ses Monstres, *Cadex*, 1989
Rien qui porte un nom, *Cadex*, 1996

(chronique)

- Six Jours sur le Tour, *Éditeurs Evidant*, 1991

Christian Prigent

Une erreur de la nature

Essai

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1996
ISBN : 2-86744-501-9

I

CETTE OBSCURE CLARTÉ

JE SUIS ILLISIBLE

Drôle de compagnie

Je suis de ces écrivains qu'on dit difficiles, voire illisibles.

Ce n'est pas être en mauvaise compagnie.

Compagnie disparate, d'ailleurs. On y trouve aussi bien Pétrarque (il préférerait « être incompris plutôt que d'être approuvé ») que Tristan Tzara (qui voulait faire « des œuvres fortes, droites, à jamais incomprises »). Les uns ont cultivé un hermétisme savant (Scève, Mallarmé). D'autres ont chiffré narquoisement l'obscène (Rabelais, Rimbaud). D'autres encore ont fait de la surprise scandaleuse du « nouveau » une valeur en soi : punching-ball ducassien sur les Grandes-Têtes-Molles, plumes de plomb des futuristes, poétique au marteau des dadaïstes, imprécations à la Péret ou mirlitonades coprolaliques à la Cravan.

Je suis de ceux qui aiment ces auteurs que le monde culturel de leur temps (le nôtre, par exemple) considère comme gentiment délirants, drôlement macaroniques voire carrément incompréhensibles.

J'aime en somme ceux qui n'ont pas vraiment « réussi » – ou plutôt ceux dont la réussite se mesure d'une certaine manière à leur ratage anthume : ceux, bien sûr, qu'a ignorés la masse des lecteurs de leur temps ; mais aussi (ce sont souvent

les mêmes) ceux qui n'ont pas réussi leur « œuvre », si l'on entend par œuvre cette sorte de totalité progressivement accomplie, homogénéisée et clôturée, dans laquelle l'histoire littéraire et l'hagiographie patrimoniale peuvent reconnaître la trace d'un destin comme toujours-déjà verni d'exemplarité.

J'aime par-dessus tout des œuvres qui ont fait œuvre de l'impossibilité de faire œuvre : la trace suspendue laissée par Lautréamont et par Rimbaud, la graphomanie inachevable d'Aimable Jayet, de Jules Doudin ou de Jeanne Tripier¹, l'espace lacunaire où semble finir par s'évaporer la poésie de Hölderlin et ce chantier désordonné, perpétuellement replâtré et définitivement non clos que sont des entreprises comme celles de Jarry, de Cingria ou de Khlebnikov.

Je suis même de ceux qui inclinent à penser que c'est en ces auteurs-là que la littérature vit sa vie puisque c'est par eux qu'en elle-même éternellement elle se change. Je crois que la littérature, au plus essentiel, si essence d'elle il y a, c'est le *trobar clus* d'Arnaut Daniel ou de Raimbaut d'Orange, la virtuosité pince-sans-rire des Grands Rhétoriciens, les mondes renversés de Saint-Amant ou de Théophile, les scansionnements démantibulés de Corbière, les *inscapes* condensés d'Hopkins, la langue inouïe de Wolfson, les spéculations étymologiques de Biély ou de Brisset, les mécaniques ironiquement désaffectées de Roussel, les créations verbales de Villon, de Lewis Carroll, de Clément Pansaers ou de Michaux (aujourd'hui celles d'Oskar Pastior, de Patrick Beurard ou de Pierre Le Pillouër), les pictogrammes grinçants de Maurice Roche, le journal labyrinthique d'Arno Schmidt, l'énergie abstraite qu'impose la matière phonique redistribuée et traitée vocalement par Kurt Schwitters, Gherasim Luca ou Bernard Heidsieck.

C'est une bibliothèque.

Il en est de pire.

Je suis de ceux qui l'aiment plus qu'aucune autre.

1. « Fous littéraires », on dit, pour évacuer la question que soulèvent ces œuvres.

Salut, les faciles !

Je dis je, mais ce je a la prétention d'être un nous : je tente de caractériser un certain goût et de définir une certaine attitude face à la littérature – une attitude dont il me semble qu'il y a toujours à défendre, simplement, le droit à l'existence.

Cette attitude-là n'implique pas qu'on méprise les autres, qui portent vers des objets de facture moins spectaculairement excentrique et de consommation a priori plus aisée.

Ainsi je ne me scandalise pas qu'on s'empresse autour de ces livres où nos contemporains aiment à identifier une image d'eux-mêmes qui les alerte, les distrait, les charme ou les stimule.

Mais, pour la plupart, ils me tombent vite des mains. En tout cas je ne parviens pas à m'y intéresser vraiment. D'une certaine façon, ils me sont... illisibles.

Je me demande souvent très sincèrement pourquoi.

Certes, je les trouve souvent talentueux. Il arrive que leur virtuosité m'impressionne, que je les envie. Mais la plupart me semblent aussi bien souvent coquets, trop offerts, trop fast-food. Ou trop précieux, contorsionnés, poseurs. Ou trop délicieusement retenus, légers, pincés d'élégance sceptique, ad hoc au bon chic d'époque. Subtilement prédigérés, en tout cas, pour l'estomac fragile qu'elle a, l'époque. Ou bien je vois trop qu'ils recyclent en joli, en chromo, en patiné, d'ex-excentricités, certes ardues, grossières, mal embouchées – mais peut-être plus « nécessaires ».

En fait, si je n'arrive pas à cesser d'aimer les difficiles c'est parce que les faciles, les accueillants, les consommables sur place, les collés au possible, les bien-humains, les clairs-sachants, les vite-poignants et les petits-charmants, je les trouve généralement, au bout du compte, trop lisibles, trop évidemment lisibles : insipides et insignifiants. Je n'y entends pas résonner grand-chose du chaos d'angoisses, de désirs, d'expériences contradictoires, misérables et intenses à la fois, où va, tant bien que mal, comme toute vie, ma vie. Pas grand-chose non plus

du corps considérable, énormément proliférant, immensément polymorphe et pervers des langues qui me traversent comme elles traversent chacun.

Je constate d'ailleurs, chacun peut le constater, que ces sortes de livres, le temps généralement les digère vite, sans renvois, sans crise d'aérophagie. Je m'étonne que ce constat ne soit pas si communément partagé par la petite urbi et la mini orbi qui lit. Je me dis que seuls peuvent l'expliquer une grande ignorance historique, un déni têtu de l'expérience culturelle. Ou bien une angoisse imparable, une volonté obstinée de ne rien savoir de rien.

Je ne dis pas cela du haut de la tourelle narcissique d'où je contemplerai le fourmillement des vanités du siècle. Car je connais bien cette puissance du déni, cette volonté d'ignorance : elles sont les miennes souvent aussi quand la vie me plie comme elle plie chacun. Mais je les trouve, justement, désastreusement communes. Et je les sais peureuses, veules, terriblement intéressées.

Je ne sais pas lire

Autour de nous, le monde (je parle du monde présent – mais notre monde n'a en cela aucune originalité) appelle *littérature* surtout cette littérature-là, dont je constate qu'elle ne suscite pas en moi beaucoup de désirs et dont je sais qu'elle ne me donne que des plaisirs fades, des plaisirs dont j'aime bien me passer.

Je ne pense pas a priori que ce *monde* (aux contours indélicis) ait forcément tort. Il aurait beau jeu de me rétorquer que ma propre littérature ne l'amuse pas beaucoup non plus. Et guère davantage celle de ceux dont j'affirme l'excellence. Il pourrait même dénoncer d'une part les lacunes et la distraction, d'autre part la manie analytique (professorale et puritaine) de mes lectures. Il pourrait condamner mon sectarisme, moquer mes œillères – voire signaler l'usure et la perversion séniles de mon goût pour ces épicerie corsées auxquelles j'avoue que je tends à réduire la littérature.

Et même, voici de l'eau pour ce méchant moulin, il pourrait remarquer, le monde, que ceux que je dis aimer, je ne les lis même pas, ou à peine – si lire est tout lire et dans l'ordre. Il pourrait dire que je n'ai jamais pu lire *Ulysse* d'une traite jusqu'au bout ; que je ne mentionne, et pour cause, que des lambeaux, toujours les mêmes, de *Finnegans Wake* ; que je ne connais d'*Eimi* que les très rares pages traduites et publiées en français ; que j'expire au bout de dix pages dans *Prostitution*, au bout de vingt lignes dans les *Dépôts de savoir & de technique* ; que je ne goûte tout ça (Joyce, Cummings, Guyotat, Roche – et Roussel, Artaud, Pound, etc.) qu'à petites doses, certes savourées, façon petits fours de poésie rare, mais de manière peut-être exagérément prudente, quasi homéopathique ; que j'hésite sans cesse entre le survol diagonal et la mastication des mêmes bribes, toujours reruminées ; et d'ailleurs que les vivants dont j'ai le toupet de prétendre qu'ils sont peut-être les Roussel, les Pound, les Cummings ou les Joyce d'aujourd'hui – ceux-là, ce serait facile à montrer, ne lisent guère mieux, guère davantage, ensevelis qu'ils sont dans leur propre chantier obsessionnel, campés dans la Bible, égarés dans d'obscurs écrits gnostiques, révisant leur Rimbaud jusqu'à l'écoeurement ou se goinfrant en douce de polars de gare.

Paradoxes, paradoxes

Du coup (caricaturons), entre ce que je ne lis pas parce que cela ne me plaît pas et ce que je lis à peine parce que cela me plaît trop, je me dis parfois qu'au fond je n'aime pas la littérature (voire : que je n'aime pas, ou plus, lire – lire pour le plaisir). Ou au moins qu'à force de n'aimer vraiment, dans la littérature, que l'excès – ou ce que je prends pour tel – je n'aime plus que ce qui l'excède : ce qui en quelque sorte ne lui appartient plus ou pas encore. Je me demande si mon vœu profond n'est pas que, de la littérature, on puisse se passer – pour toucher autrement à *cela*, l'innommé qui n'est pas à elle (pas plus que nous ne sommes « au monde ») et qui pourtant ne semble pouvoir se

donner à éprouver et à penser qu'en elle (de même qu'il n'y a pas pour nous d'autre monde que le monde).

Voilà un premier paradoxe.

Il y en a d'autres.

D'abord celui-ci : ce goût quasi exclusif pour des œuvres difficilement « lisibles », il n'a rien à voir avec un penchant pour les délices de l'irrationnel (dont on opposerait la spontanéité, la profondeur et l'authenticité à l'aridité étriquée du rationnel). Il ne s'agit pas de camper, mystagogique et fuligineux, dans l'aura des vapeurs poétiques. Aucune spéculation sur l'occulte. Pas d'abandon aux magies kitsch, aux tarots, aux signes initiatiques, aux arcanes (le côté Madame Soleil du surréalisme, et même parfois d'Artaud). Aucun goût pour le genre intuition néo-pythiaque, oracle ambigu, vieux celté branché à l'Indicible. Rien à voir avec le chamanisme bouddhistocalifornien de tels poètes *beat* sur le déclin. Ni avec la version bucolique qu'on en donne ici et là dans la province poétique française (incantations, clochettes, litanies et bâtons gravés).

C'est même tout le contraire : aimer les difficiles, c'est paradoxalement aimer la clarté et l'effort de rationalité jusqu'au point où ils rencontrent ce qui les excède – qui n'est pas leur envers (l'irrationnel) mais à la fois leur épuisement et leur accomplissement : l'*expérience intérieure* de Pascal ou celle de Bataille, par exemple, peuvent aider à comprendre ce dont il s'agit.

Et puis cet autre paradoxe : les illisibles aussi veulent être lus. Ils veulent même l'être « littéralement et dans tous les sens ». Eux aussi en appellent à la connivence de « l'hypocrite lecteur ». Pourquoi alors, plus hypocrite et plus retors encore que lui, ne lui donner que ce qui semble fait seulement pour le dissuader, le frustrer, le choquer et le laisser interdit à l'orée d'un monde ostensiblement rébarbatif et labyrinthique² ?

2. En 1947, Francis Ponge écrit ceci : « C'est de plain-pied que je voudrais qu'on entre dans ce que j'écris... Qu'on y bénéficie du

Antonin Artaud a écrit : « Tout vrai langage est incompréhensible. » Ainsi un langage compréhensible serait un langage faux. Les auteurs compréhensibles mentiraient³. Les incompréhensibles seraient dans le vrai, nous diraient le vrai. C'est dans la mesure où il donnerait une représentation juste (de quoi ?) que leur langage échapperait à la compréhension. Ce langage approcherait l'insensé, l'obscur à proportion de sa proximité à sa propre essence, ou vérité. Et les écrivains qui useraient de ce langage essentiel seraient illisibles parce que justes, exacts, scrupuleusement voués à la vérité.

Encore un paradoxe : le langage semble nous avoir été donné pour comprendre le monde (pour nous l'approprier) et pour nous comprendre entre nous (pour communiquer). C'est là que nous semble être sa vérité élémentaire. Et on ne voit pas a priori pourquoi la littérature, qui est l'art du langage verbal, aurait à troubler de telles évidences.

J'essaie d'y voir un peu plus clair.

Questions : qu'est-ce qu'être illisible ? qui en décide ? et comment, sur quels critères ? et qu'est-ce que ce langage vraiment *incompréhensible* et simultanément incompréhensiblement

climat de l'évidence : de sa lumière, de son harmonie... Et cependant que tout y soit neuf, inouï. » Du temps du *Parti pris des choses*, Ponge est plutôt clair, on le sait (à l'air clair, en tout cas). Ça se gâte un peu à partir de *La Rage de l'expression*, du *Soleil placé en abîme*... Comme si au vœu inaugural de limpidité venait se superposer autre chose, de finalement plus impérieux – quelque chose qui ne serait pas le contraire de l'exigence de limpidité, le renoncement à cette exigence, mais plutôt son approfondissement, son accomplissement fatal – ou alors la résolution dialectique de cette contradiction que mettait en place l'exigence simultanée de l'évidence (d'une part) et de l'inouï (d'autre part) ?

3. Jarry écrit de l'un de ses personnages : « Etant donc sûr de ne pouvoir parler, pour être compris, qu'en mentant, tout mensonge lui indiffère. »

vrai ? de quelle *vérité* son obscurité a-t-elle vocation et peut-être pouvoir de nous faire part ?

UNE ERREUR DE LA NATURE

Chacun son « Rolla »

Voici par exemple un journaliste littéraire ⁴ qui rend compte de deux livres de Julian Rios ⁵.

Le premier, *Chapeaux pour Alice*, suite de brèves fables cosmopolites et légèrement fantastiques, est écrit dans une langue qui s'écarte peu de la norme narrative. Le critique salue la subtilité, le trouble qui se dégage de l'étrangeté des récits. Il fait son travail : signale l'existence du livre, fournit quelques pistes de lecture, suscite l'envie d'y aller voir.

Le deuxième livre, *Poundemonium*, publié en Espagne en 1989, est un récit épico-carnavalesque explicitement placé sous le patronage de ces figures emblématiques de la modernité que sont Joyce et Pound. On y retrouve les excentricités chères aux maîtres invoqués : élaboration mytho-poétique, mélange « satirique » des tons, des genres, des formes, monologues des consciences erratiques, déambulations ruminantes, mosaïque de références culturelles, circulation gaiement polyglotte, jeux de mots, mots-valises, etc.

S'il fallait faire la fine bouche devant l'enthousiasme de cette écriture, on pourrait dire que son inventivité est peut-être trop... lisible : on y voit, exhibés, les signes extérieurs de la richesse rhétorique moderniste et l'*irrégularité* s'y expose avec une évidence un peu surindiquée. C'est sans doute que la plupart

4. *Libération* du jeudi 20 octobre 1994.

5. Julian Rios, *Chapeaux pour Alice* et *Poundemonium*, José Corti éditeur, collection « Ibériques », septembre 1994.

des effets formels y viennent de recettes désormais à portée du clavier de n'importe quel aspirant poète. Dans les universités d'Auvergne ou du Minnesota, on sature aujourd'hui des disquettes avec d'habiles variations sur ces procédures.

En somme c'est quelque chose comme le *Rolla* d'un siècle littéraire un peu patraque, un peu sur son déclin. Et on pourrait récuser ce maniérisme de l'excès en déclarant que c'est devenu un académisme. On pourrait soutenir que ça ne fait que régulariser scolairement la grande irrégularité dont notre siècle ne finit pas de rêver (et, simultanément, d'espérer guérir). On pourrait glisser qu'il y a eu, avant, trop de Joyce et de Pound, bien sûr – mais aussi de Sanguineti (*Laborintus*), de Gadda (le *pasticciccio*), de Louis Zukofsky (*A*), d'Haroldo de Campos (*Galaxias*), de Lezama Lima (*Dador*), d'Arno Schmidt (*Enfants de Nobodaddy*) –, pour que ça soit vraiment autre chose qu'un talentueux pastiche. En tout cas on s'étonnerait : comment cela peut-il encore bouleverser ? quel pouvoir scandaliser avec ça ? quel usage troubler et transgresser ? quel goût choquer ?

Pour froter l'âne il faut faire l'âne

Point de vue du journaliste : « *Poundemonium* paraît proprement illisible. Débordé par les allusions, perdu entre le texte de la page de droite et les notes de la page de gauche, entre les langues différentes qui composent une même phrase, le lecteur potentiel du texte en arrive à considérer *Finnegans Wake* comme un roman pour enfants. »

Le ton n'est ni agressif ni méprisant. Ce n'est pas le modèle « je ne comprends pas, donc vous êtes idiots » (pour reprendre la célèbre formule que Roland Barthes attribuait aux polémistes réactionnaires). C'est plutôt marqué par une sorte de découragement, une inquiétude. On y voit souffler une bouffée de commisération, d'une part pour le lecteur non averti du risque qu'il prendrait à s'aventurer dans un tel dédale, d'autre part pour le naïf auteur qui persévère dans l'illusion de croire, avec ça,

trouver un public. Mais on sent bien aussi que cette commisération est toute prête à se convertir en conseil prophylactique : « A éviter. »

Du critique on aurait pu attendre qu'il nous guide un tant soit peu dans le labyrinthe dont il nous signale la menaçante entrée. Après tout, c'est sa fonction. Mais il préfère nous déconseiller la visite. Il s'immisce en douce parmi les lecteurs qu'il dit « potentiels ». Il déclare qu'il est comme eux. Il fait l'âne pour les ânes. Façon de leur suggérer, aux ânes, qu'ils n'en sont pas, pas trop, moins qu'on le dit, puisque lui-même, le critique, et justement ce type de critique-là, dans ce journal-là, ce lecteur professionnel dont la fonction suppose audace du goût et compétence avertie des choses littéraires, lui aussi, même lui, il jette l'éponge et détourne les yeux de l'objet du délit : illisible objet.

En politique ça s'appelle démagogie. En tout cas, on peut y voir une façon un peu désespérée (mais pas si mécontente de soi) d'entériner l'air du temps, d'écouter l'audimat, d'être convivial et communicatif, d'aller dans le sens du poil, de caresser d'avance le lecteur là où on se dit que ça l'inquiète.

Asinus asinum fricat. Le décret d'illisibilité, c'est d'abord le braiement des ânes qui se frottent en chœur. C'est le fait du chœur (« mon semblable ! mon frère ! ») qui s'esbaudit de partager la même ignorance et la même angoisse, et qui en fait loi.

Du sens ! du sens !

On le répète à l'envi⁶, nous vivons dans un monde en manque de sens, en manque de perspectives. C'est sans doute le fait de tout monde humain. Mais le malaise du nôtre est peut-être plus grand qu'à d'autres époques (on en a vu de plus croyan-

6. Voir *A quoi bon encore des poètes ?*, P.O.L., 1996. Dans *Le Sens du monde* (Galilée, octobre 1993), Jean-Luc Nancy part du même constat : ce n'est pas seulement que notre monde vivrait une « crise du sens » (surmontable, guérissable), mais qu'aujourd'hui « tout le sens est à l'abandon ».

Je suis de ces écrivains qu'on dit difficiles, voire illisibles. Ce n'est pas être en mauvaise compagnie. Mais qu'est-ce qu'être illisible ? qui en décide ? sur quels critères ? et qu'est-ce que ce langage littéraire vraiment *incompréhensible* dont Antonin Artaud nous assurait qu'il était en même temps (voire : pour cette raison) *incompréhensiblement vrai* ? de quelle *vérité* son obscurité a-t-elle vocation et peut-être pouvoir de nous faire part ?

A partir de ces questions et au travers de quelques œuvres emblématiques (Philippe de Beaumanoir, Mallarmé, Artaud, Beckett, Gertrude Stein...) ou symptomatiques des interrogations de notre présent (D. Roche, O. Cadot...), une réflexion sur cet obscur mouvement (la *littérature*, peut-être) qui roule la langue dans la langue et refait à chaque fois, sans issue vers le ciel de l'imaginaire ni vers la terre de la paisible mimésis, la démonstration de notre paradoxal statut de séparés par les mots.

CH. P.



9 782867 445019

140 F
936245-5
ISBN : 2-86744-501-9
03-96



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIE